

Julie Wolkenstein

Adèle et moi

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Pour tante O.

« L'accouplement permet de jouer simultanément les touches de deux ou plusieurs claviers en n'en touchant qu'un seul, et donc d'actionner simultanément l'ensemble des registres qui leur sont associés. »

Wikipédia, « Orgue »

LE 11 SEPTEMBRE

C'est sa première guerre, son premier grand voyage en train et la première fois qu'elle voit la mer.

Nous sommes le 11 septembre, Adèle a dix ans et demi.

Ce matin-là, il règne dans toute la ville une atmosphère de panique. Père n'est pas allé travailler, ce qui lui arrive assez souvent, mais d'habitude lorsqu'il traîne à la maison c'est en robe de chambre avec un air vaguement coupable et très nauséeux, tandis que Pauline s'agite ou agite les domestiques : il faut vider les cendriers, débarrasser les verres, les bouteilles, replier les tables à jeu, quelquefois aider une Amie-de-Père à retrouver son manteau de fourrure, qu'une autre Amie-de-Père a emporté par erreur, tout cela sous le regard triste et doux de Mère, immobile dans son cadre ovale, à droite de la cheminée.

Aujourd'hui, Adèle remarque qu'il n'y a que des mégots de cigares, pas de femmes hier soir et ils n'ont pas beaucoup bu. Dehors les gens courent, on sonne à l'impro-

viste. Père est habillé. La nouvelle leur est parvenue vers dix heures.

Sa « jeune fille », qui n'est pas jeune, a fait ses bagages. Personne ne lui a demandé où elle irait. Adèle comprend qu'elle doit cesser pour l'instant de fredonner les chansons que sa « jeune fille » lui chantait dans sa langue, devenue soudain celle de l'ennemi. C'est dommage, elle commençait à peine à se débrouiller avec ses sonorités gutturales et Maria dont ce n'est pourtant pas le travail lui préparait de délicieuses pâtisseries aux saveurs différentes, trop grasses, trop sucrées, avec des épices bizarres, du pavot, des fruits secs.

Il fait un temps splendide. Si les fenêtres du salon sont restées fermées malgré l'odeur de tabac froid, c'est sans doute exprès. Collée aux carreaux, Adèle guette le passage des hommes en uniformes, applaudis par les passants.

Pauline ne la repère pas tout de suite, à demi masquée par les lourds rideaux de velours vert, elle s'apprête à quitter la pièce, ce qui ferait bien l'affaire d'Adèle, mais une détonation lointaine secoue brutalement les vitres et elle s'en écarte d'un bond.

Pauline la bouscule un peu : leurs bagages sont déjà prêts, Père l'a décidé, on les envoie loin d'ici, au bord de la mer. Arabella et ses parents passent les chercher dans moins d'une heure, direction la gare de l'Ouest.

C'est un autre 11 septembre que celui dont nous honorons depuis 2001 les victimes. Cette ville en émoi n'est pas

New York. Maria n'est pas une employée de maison musulmane, mais une Fräulein, comme on appelait à l'époque les Allemandes chargées de garder les enfants riches, et qu'on ne recrutera plus beaucoup dans les décennies suivantes.

En vérité, je ne suis pas sûre qu'Adèle ait quitté Paris le 11, précisément. C'était avant le 18 septembre 1870 en tout cas, puisqu'à cette date le trafic sera interrompu et que les trains de Paris s'arrêteront à Dreux. Les Prussiens encerclent la capitale, la menace du siège se rapproche depuis quelques semaines déjà, mais je me dis que le 11 septembre est plausible : on décrète ce jour-là une taxe sur la viande de boucherie ; le spectre du rationnement, de la famine, peut avoir décidé un père de famille, même aussi insouciant que celui d'Adèle, à expédier les siens en Normandie, à la limite de la Bretagne, par le train qui depuis le mois de juillet relie Paris à Granville en onze heures et vingt minutes en moyenne. Pourquoi Granville ? Sans doute n'a-t-il pas choisi. Mais de vagues cousins, les parents d'Arabella, ont un point de chute là-bas, ils ont tout organisé, proposé de passer chercher les filles. Pauline n'est pas sa fille à lui. Juste celle de la femme qu'il a épousée, Aimée, la mère d'Adèle. Pauline a treize ans de plus qu'Adèle et, bien qu'un peu retardée, comme on ne le dit jamais mais le pense clairement dans la famille, elle est supposée, depuis la mort d'Aimée, l'année dernière, tenir la maison.

Onze heures et vingt minutes, le temps qu'il faudrait aujourd'hui à des Parisiens pour se rendre à Rio, c'est long pour une petite fille de dix ans. Ce matin de septembre

1870, le Paris-Granville n'a pas dû partir à l'heure, les arrêts se sont sûrement prolongés dans les quarante gares intermédiaires, et dans le meilleur des cas ils sont arrivés en pleine nuit.

À Granville il a fallu attendre encore qu'une voiture vienne les chercher, eux et leurs bagages.

Adèle ne connaît pas bien les parents d'Arabella. Elle les appelle Oncle Jean et Tante Jeanne mais ça ne veut rien dire. Père s'est montré incapable de lui expliquer leur degré de parenté exact – quant à Pauline, inutile de l'interroger, Adèle sait depuis toujours qu'elle est différente. Elle n'est **pas** la fille de Père, elle n'est **jamais** allée à l'école, n'est **jamais** invitée **nulle part** et, même si on ne parle **jamais** directement d'argent dans cette maison, Adèle est consciente que Pauline y occupe une position inférieure à la sienne, bien qu'elle soit **beaucoup** plus âgée.

Oncle et Tante lui inspirent plus de confiance que Père et Pauline. Ils se sont efforcés durant tout le trajet de paraître calmes, et isolés pour se concerter à plusieurs reprises, mais pacifiquement. Ils ont l'air résignés à ce que ce voyage dure éternellement, leur panier de pique-nique est inépuisable.

Une voiture, à Granville, finit par s'arrêter devant l'entrée de la gare, des gens la remplissent de bagages. Pauline, assise sur une malle, Adèle sur les genoux, s'est endormie, il faut qu'Adèle la réveille pour qu'on puisse charger cette malle, la dernière. Il n'y a que quelques kilomètres entre Granville et Saint-Pair : pas plus de vingt minutes à cheval. On commence par monter lentement la côte, raide,

pour sortir de la ville, puis on bifurque vers la droite, toujours dans la nuit, et on traverse des champs silencieux.

Habitée au grondement du train, Adèle commence à peine à entendre ce silence lorsqu'il est rompu par un autre bruit, semblable à celui des machines qui l'a bercée depuis Paris. Elle croit un instant que la voiture a décrit une boucle, qu'on revient vers la gare et la locomotive encore fumante, mais non, ce bruit nouveau est plus pur, plus violent. Le temps est couvert. Les nuages cachent lune et étoiles. La voiture a tourné à gauche et les parents d'Arabella chuchotent : « Les filles ! Regardez là-bas : la mer ! » La route de la côte n'est pas éclairée, la lampe du conducteur lui permet tout juste de la suivre et ne porte pas même jusqu'au fossé.

En septembre, au moment des grandes marées d'équinoxe, la plage de Saint-Pair est entièrement recouverte, deux fois par jour, et s'il y a du vent, comme c'était peut-être le cas cette nuit-là, les vagues mesurent plusieurs mètres de haut. Lorsque la mer est pleine, elles atteignent le premier étage des maisons les plus proches du rivage. Cela ne dure que quelques minutes, mais j'imagine qu'Adèle a pu pénétrer dans la chambre qu'on leur a attribuée, avec Pauline, à cet instant précis.

La pension de famille Maraux fonctionne au ralenti depuis fin août, heureusement que les parents d'Arabella connaissent la propriétaire qui a eu le temps de préparer les chambres, mais pas pu fermer les volets à cause du vent (son mari est pêcheur, parti depuis plusieurs jours). Ainsi

Adèle, qui a quitté Paris et son père sans savoir si elle ne les reverrait pas bombardée et mort, passé une quinzaine d'heures à bord d'un train (elle qui ne le prend d'habitude que jusqu'à Sèvres), dans une ambiance d'exode, pénètre-t-elle dans cette petite pièce biscornue, au premier étage de la pension Maraux, lorsqu'un mur d'eau se fracasse contre les vitres.

La vague se retire, un voile de gouttelettes dévale les carreaux, les nuages s'écartent sous le vent, la lune paraît et Adèle se précipite vers la fenêtre, voit la vague suivante ramasser ses forces à quelques mètres de la maison, hisser ses monstrueuses épaules et foncer vers elle, l'écume balayant à nouveau le verre, verticalement. Adèle se retourne, voit sa sœur plaquée au mur, à côté de la porte qui donne sur le couloir et qui a claqué derrière elles aussitôt franchie. Des lambeaux du papier peint – des fleurs vertes – décollés par l'humidité volettent sous les courants d'air qui filtrent tout autour de la fenêtre. Sous ces lambeaux fleuris, il y a un autre papier, plus ancien, des rayures lavande. Adèle enregistre ces détails avant de se tourner de nouveau vers l'extérieur : le vent s'est un peu calmé et, à sa grande déception, la troisième vague est plus petite, elle se brise exactement au niveau de la barrière qui sépare le jardin de la plage. Loin sur la droite, on distingue la pointe de Granville, le phare à son extrémité, et une tour, à mi-chemin : demain, Adèle saura que cette tourelle rouge striée de noir, construite sur des rochers dangereux, s'appelle la tour du Loup.

Rien de tout cela, ni la distance qui la sépare de Paris, ni le climat tendu qui a précédé cet interminable voyage, ni la marée d'équinoxe à son arrivée, ni l'état du papier peint (à moins d'être rénovée tous les deux ou trois ans, une maison, sur cette côte, a toujours l'air vétuste, les velléités de décoration y sont éphémères, le luxe ne s'acclimate pas), ni le nom de cette tour « du Loup » qui ajoute au lieu, pourtant bien différent des forêts de contes de fées, une connotation dangereuse supplémentaire, rien n'a entravé le coup de foudre qu'Adèle a dû ressentir cette nuit-là. Une dizaine d'années plus tard, après la mort de son père, ayant hérité d'une très grande fortune (elle seule, pas Pauline) et épousé Charles, elle achètera le terrain, au bout du village, à l'opposé de la pension Maraux, au-dessus des rochers qui ferment la plage de Saint-Pair, et y fera construire sa maison, en haut de la falaise. À l'abri des vagues.

2011

Mon père est mort l'an dernier.

J'ai ensuite passé plusieurs mois, avec des proches, à classer ses papiers. Nous avons fait vite pourtant, mais il gardait tout. Quatre ou cinq après-midi par semaine, à deux, ou trois, parfois quatre, nous avons dépouillé, de novembre à avril, des centaines, peut-être des milliers de documents : des dizaines de lettres reçues, souvent accompagnées des doubles au carbone qui les précédaient ou leur répondaient – parmi elles, une correspondance presque amoureuse et suivie, un flirt à distance, étrange et mêlé de récriminations, avec une inconnue plus âgée, Marie-Thérèse, dont il n'avait jamais parlé à personne, et beaucoup de courriers venimeux adressés à des organismes divers (centre de paiement des amendes, syndic, etc.) où il déchargeait sans doute sa mauvaise humeur les jours de pluie, avec beaucoup d'humour souvent, et dont je ne saurai jamais s'ils ont obtenu des résultats ; des tonnes de factures (gaz, électricité), relevés bancaires, certificats de garantie : gaz et électricité ayant éclairé et chauffé un appartement

quitté dix ans auparavant, relevés émis par des banques où il avait fermé ses comptes au siècle dernier, garanties couvrant des appareils obsolètes et mis au rebut sans doute (minitel, radiocassette, répondeur téléphonique de première génération) ; il y avait quelques tirages photos aussi, offerts par des gens dont il avait assisté aux fiançailles ou aux remises de décorations et où nous ne reconnaissons que lui ; certaines images archifamiliales au contraire, déjà accrochées à nos propres murs, chez nous, ou collées dans nos albums ; peu de souvenirs vraiment personnels en revanche : quelques exemplaires du faire-part de son premier mariage, les feuillets jaunis d'un journal scout où il avait dû signer un article, à seize ans, mais sous un pseudonyme que nous ne repérons pas ; un dossier très épais de lettres de condoléances reçues à la mort de son fils cadet ; quelques carnets intimes tenus à l'adolescence, plutôt des agendas en réalité, où il notait surtout ses rendez-vous avec des prêtres, ou des amis dont la foi plus solide renforçait ou déstabilisait encore davantage la sienne, selon les jours, l'humeur.

Cette plongée dans l'intimité bordélique de quelqu'un que tous, chacun à notre façon, avons bien connu nous a peu appris au fond à son sujet. Plutôt une vérité générale que, plus on a de place pour garder ce qu'on devrait jeter, à l'instant ou plus tard, plus on amasse. Lorsqu'il a dépassé la soixantaine et s'est installé dans le grand appartement où il est mort, il avait déménagé plusieurs fois, vécu dans un très petit deux-pièces, mais accumulé dans les dix dernières années de quoi remplir des douzaines de sacs-pou-

belles que nous descendions tous les soirs, un peu éméchés – c'était l'hiver, la nuit tombait tôt et nous donnait donc toute liberté d'ouvrir le vin blanc qui amortissait heureusement le choc de découvrir parfois, entre deux séries de feuilles de remboursement jamais remplies ni adressées à la Sécurité sociale (renseignements pris, il était trop tard pour la plupart d'entre elles), un exemplaire de ses dernières volontés : il y en avait plusieurs, chaque fois rédigées à la veille d'une hospitalisation ou d'un voyage, dont le contenu variait peu. Le lendemain de sa mort, nous avons cherché en vain l'enveloppe qu'il affirmait conserver en permanence, bien visible, dans le tiroir de son bureau. En retrouvant après plusieurs semaines la liste, relativement récente, des arrangements qu'il souhaitait pour ses funérailles, nous avons découvert avec joie qu'à l'exception du prêtre (celui qu'il mentionnait l'avait précédé dans la tombe), nous avons suivi à l'instinct ses recommandations dans les moindres détails, choix de la musique inclus. On a dû déboucher une seconde bouteille d'ailleurs, pour fêter ça.

Ce qui demeure surtout, après toutes ces heures, rétrospectivement heureuses, où nous épluchions ces liasses, ouvrions sans cesse de nouveaux cartons, finissions par jeter un nombre scandaleux de chemises à élastique trop usées pour resservir, c'est le silence étrange et toujours observé de son vivant au sujet de ses ascendants : parents, grands-parents.

Il se trouve que sur la plage de Saint-Pair ou dans les environs, progressivement colonisés par la moitié des

petits-enfants et certains arrière petits-enfants d'Adèle, qui rachetaient des villas au bord de la mer ou d'anciens presbytères dans les terres, je fréquentais depuis l'enfance ma tentaculaire famille paternelle, connaissais mes oncles et tantes, mes quinze cousins, cinquante neveux à la mode de Bretagne, et pièces rapportées.

Il serait donc faux de prétendre que j'ignore tout de cette branche-là, avec qui je partage, même s'ils n'en occupent que la périphérie, des souvenirs de vacances : châteaux puis digues de sable éphémères, détruits chaque fois par la marée ; spectacles amateurs montés les étés pluvieux, dont l'élaboration comportait les habituelles tensions, clash avec le metteur en scène (moi) ou désertion de l'actrice principale (une cousine incapable de mémoriser son texte), finalement représentés devant un public essentiellement familial (mais assez nombreux pour remplir facilement la salle) ; boums organisées dans des caves où, après des années passées à sonder les murs pour découvrir un hypothétique passage secret qui relierait telle et telle villa, à l'âge où on ne lisait plus de *Club des cinq*, on se décidait à colorier les ampoules électriques au feutre rouge et à embrasser le correspondant anglais d'un neveu à la mode de Bretagne sur un vieux slow de Presley prêté par un jeune oncle ; parties de ping-pong ou de tennis, journées en mer ; virées en boîte, bains de minuit ; présentation de nos premiers-nés, échanges de conseils sur les régurgitations et les crèmes solaires antiallergéniques pour bébés, puis sur les orthodontistes et le montant de l'argent de poche de nos enfants devenus adolescents.

La banalité de nos activités et de leur souvenir, dans ce décor-là précisément nous réunit et les distingue pourtant des vôtres : cette plage, cette baie, la violence du climat, l'importance des écarts entre marées haute et basse, le paysage constamment modifié, les vagues battant les fenêtres du rez-de-chaussée comme la coque d'un navire et alternativement, le désert humide et scintillant à l'infini, la vue étale transformant nos points d'observation tantôt en postes de vigie, tantôt en minarets, créent sans doute entre nous une connivence particulière. Mais pour autant, d'Adèle, notre aïeule commune, d'elle à qui je me découvre aujourd'hui devoir à peu près tout ce que je suis, c'est-à-dire une Saint-Pairaise, je ne sais presque rien.

Sans doute est-ce par haine de son milieu et conviction que la littérature pouvait lui tenir lieu de racines que mon père s'est toujours tenu sur ses parents (tous deux morts avant ma naissance) et grands-parents. Parce que nous l'interrogeons peu aussi. Au milieu des monceaux de paperasse qu'il nous a laissés et dans une période où je me cramponne avec reconnaissance à cette identité intime que je me formule peut-être pour la première fois si nettement, à mon attachement exclusif à cette plage, à cette côte, un seul document concerne Adèle.

Et grâce à ce document je commence à voir en elle une sorte de bienfaitrice, une femme à qui me lient des hasards génétiques sans valeur à mes yeux, mais sans qui je serais radicalement différente. Parce que c'est elle, comme me l'apprend ce document, qui a choisi, presque cent ans avant

ma naissance, de faire construire à onze heures de Paris où elle a toujours vécu (longtemps rue Barbet-de-Jouy où j'ai moi aussi habité enfant, mais pas le même immeuble), dans un village qui n'était pas et ne deviendrait jamais vraiment une station balnéaire à la mode, une maison de vacances battue par les vents et traversée de courants d'air, parce que c'est elle, Adèle, qui a débarqué à Saint-Pair un jour de septembre 1870, expédiée là avec de lointains cousins par un père veuf et coureur, parce qu'en cette saison pourtant souvent inclémente, elle a ressenti un choc suffisamment durable pour s'y établir dès qu'elle en a eu l'occasion.

Le document en question, une dizaine de pages dactylographiées, a été rédigé par une cousine de mon père, à peine plus âgée que lui, quelques années avant que je tombe dessus. Cette tante dont je ne connais que le prénom, Odette, y raconte la vie d'Adèle. Insomniaque, mon arrière-grand-mère a apparemment passé de longues soirées à lui confier ses souvenirs. Il ne contient d'ailleurs pas grand-chose sur Saint-Pair : au fil des générations, l'héritage d'Adèle s'est réparti de telle sorte que la famille d'Odette a cessé d'y venir. Elle insiste davantage sur la maison de Sèvres, *Les Binelles*. Mais c'est de ce mémorandum que je tiens mes premières informations sur mon arrière-grand-mère, Adèle, dont je ne connaissais même pas jusqu'alors le prénom et qui m'a transmis ce à quoi je tiens le plus.

Je n'ai pas vérifié quel jour les marées ont atteint leur plus fort coefficient, en septembre 1870.